

Quatrième dimanche de Carême 2013

à la lumière des écrits du père Marie-Joseph Lagrange, o. p.

tiré de *L'Évangile de Jésus Christ* par le P. M.-J. Lagrange, o. p.
avec la Synopse évangélique traduite par le P. C. Lavergne, o. p.
éd. Lecoffre-Gabalda, 1954.

La joie du pardon divin (194-197)

Tout le chapitre quinzième de saint Luc est une révélation de la miséricorde de Dieu envers les pécheurs, miséricorde qui précède même le repentir du coupable, et le poursuit, afin de le rendre digne du pardon. Il y a plus, car la miséricorde était connue des Israélites et célébrée dans les Psaumes et par toute l'histoire ancienne. Ce que le Fils révèle ici, c'est la joie qui déborde du cœur du Père lorsqu'il a reconquis un de ses fils par le repentir. Cela, qui aurait osé y croire, sans l'affirmation de celui qui seul a pénétré ce secret, qui s'est associé à cette clémence infinie, qui en a été l'instrument, qui l'a racontée avec des accents auxquels ont répondu tant de larmes ?

Introduction au thème du pardon divin (194)

Lc 15. ¹Cependant tous les publicains et les pécheurs s'approchaient de lui pour l'entendre. ²Et les Pharisiens et les scribes murmuraient, disant : « Cet homme accueille des pécheurs, et mange avec eux ! » (Cf. 5, 29-30)

C'est déjà sans doute parce que Jésus les accueillait avec bonté et les encourageait à revenir à Dieu, que les publicains et les pécheurs, en Pérée comme en Galilée, s'approchaient de lui pour l'entendre. Mais le Maître faisait mieux – pour quelques-uns, il faisait pire – : il mangeait avec ces pécheurs, au risque de se contaminer, sinon par leurs exemples, du moins par leur contact. Les Pharisiens et les docteurs, les mêmes partout, s'en montraient scandalisés. Jésus ne consent pas à engager avec eux une controverse en règle. Se mettant sur leur terrain, il n'aurait pas eu le dernier mot. Il les transporte dans sa sphère à lui, pour leur apprendre, et plus encore à ces pécheurs méprisés, ce qui se passe au ciel, parmi les anges, et jusque dans le cœur de Dieu, lorsqu'un pécheur égaré rentre au bercail, est replacé dans le trésor de Dieu, reçoit de son Père le baiser de la tendresse apaisée. Ce sont trois paraboles qui le feront comprendre aux cœurs les plus endurcis. [Parabole de la brebis perdue et retrouvée 3-7 ; Parabole de la drachme perdue et retrouvée 8-10 ; Parabole de l'enfant prodigue 11-32.]

Parabole de l'enfant prodigue (197)

Lc 15. ¹¹Il dit encore : « Un homme avait deux fils. ¹²Et le plus jeune dit à son père : « Père, donne-moi la part de fortune qui me revient. » Et il leur partagea son bien.

¹³Et peu de jours après, le plus jeune fils, ayant tout réalisé, s'en alla vers un pays lointain. Et il y dissipa toute sa fortune par une vie de folles dépenses.

¹⁴Or, comme il avait tout dépensé, il survint une grande famine dans ce pays-là. Et il commença à sentir la gêne. ¹⁵Et il alla s'attacher à l'un des citoyens de ce pays. Et celui-ci l'envoya dans ses champs pour paître des pourceaux. ¹⁶Et il avait envie de se remplir le ventre des caroubes que mangeaient les pourceaux ; personne ne lui [en] donnait.

¹⁷Alors, rentrant en lui-même, il [se] dit : « Combien de mercenaires de mon père ont du pain de reste ! et moi, ici, je meurs de faim ! ¹⁸Je me lèverai, j'irai vers mon père et je lui dirai : « Mon père, j'ai péché contre le ciel et contre toi : ¹⁹je ne suis plus digne d'être appelé ton fils : traite-moi comme l'un de tes mercenaires.

²⁰Et se levant, il alla vers son père.

Comme il était encore loin, son père l'aperçut, et fut saisi de compassion, et, courant, se jeta à son cou et le couvrit de baisers.

²¹Alors le fils lui dit : « Mon père, j'ai péché contre le Ciel et contre toi : je ne suis plus digne d'être appelé ton fils... »

²²Mais le père dit à ses serviteurs : « Bien vite, apportez la plus belle robe et l'en revêtez ! Mettez-lui un anneau à la main et des souliers aux pieds. ²³Et amenez le veau gras ; tuez-le. Mangeons joyeusement. ²⁴Car mon fils que voici était mort, et il est revenu à la vie ; il était perdu, et il est retrouvé ! »

Et ils commencèrent à festoyer. ²⁵Or son fils aîné était aux champs. Et lorsqu'à son retour il approcha de la maison, il entendit le jeu des instruments, et des chœurs...

²⁶Et appelant un des serviteurs, il lui demanda ce que pouvait être cela. ²⁷Celui-ci lui dit : « Ton frère est revenu. Et ton père a tué le veau gras, parce qu'il l'a retrouvé bien portant. » ²⁸Alors il se mit en colère.

Et il ne voulait pas entrer. Son père, étant sorti, l'y engageait. ²⁹Mais lui répondit à son père : « Voilà tant d'années que je te sers !... Et je n'ai jamais désobéi à un de tes ordres !... Et à moi, tu n'as jamais donné un chevreau pour festoyer avec mes amis ! ³⁰Mais, lorsque ce tien fils qui a mangé ton bien avec des courtisanes est revenu, tu as tué le veau gras pour lui !... » ³¹Mais [son père] lui dit : « Mon enfant, en tout temps tu es avec moi. Et tout ce qui est à moi est à toi ; ³²mais il fallait festoyer et se réjouir ; car ton frère que voici était mort, et il est revenu à la vie ; et il était perdu, et il est retrouvé ! »

Un père avait deux fils. Le plus jeune, las de la vie régulière et monotone qu'il menait à la maison, attiré vers le mirage lointain des collines bleues, se présente à son père et le prie sans façon de lui donner dès lors la part qui lui revient. Il le dépouille de son vivant, car ce ne pouvait être que sa part d'héritage. Sans faire aucune remontrance, le père partage aussitôt tout son bien entre ses deux fils, ne se souciant plus de sa fortune, puisqu'il perdait son enfant. Le prodigue – c'est le nom qu'il a gardé – vend les terres où il a grandi, et bientôt, dans une ville éloignée, cet argent est dissipé en folles dépenses. Sa situation est d'autant plus misérable qu'une famine étant survenue, chacun ne songe qu'à sa subsistance. Point de rations ni d'aumônes pour les étrangers. Étant ainsi sans ressources, il se donne à un riche qui l'envoie comme domestique à la campagne, où la vie est moins chère ; il y gardera les pourceaux. Là, on le tient à la portion congrue, plus strictement mesurée que celle des animaux, engraisés pour la vente, si bien qu'il en était réduit à envier pour son ventre vide les fruits des caroubiers qu'on jetait aux pourceaux, mince régal. Alors il entre en lui-même. Les séductions du dehors l'avaient ébloui, sa misère lui ouvre les yeux sur la vérité qui est en son âme. Son premier cri est celui de l'animal qui souffre : Je meurs de faim ! Mais les souvenirs du passé ramènent la mémoire de son père, dont il a connu la bonté, et en même temps il comprend quelle a été son ingratitude. D'abord accroupi dans le marasme, il se lève avec confiance : « J'irai vers mon père, et je lui dirai : Mon Père, j'ai péché contre le ciel et contre vous ; je ne suis plus digne d'être appelé votre fils : traitez-moi comme un de vos mercenaires. » Et déjà le voilà hanté de la pensée de Dieu, par le sentiment de son indignité et le propos de réparer sa faute. Il revient.

Il était encore loin, quand son père l'aperçut, alors que, dans la chaleur de midi il redemandait son fils aux sentiers descendant des collines poudreuses. Le fils marchait las et confus ; le père court, se jette au cou de son enfant, le couvre de baisers. Il écoute la confession, chuchotée à son oreille : « Mon père, j'ai péché contre le ciel et contre vous, je ne suis pas digne d'être appelé votre fils. » Le prodigue n'en dit pas plus, car il sent bien que son père ne voudrait pas entendre le mot de mercenaire ; dans cette effusion il sonnerait comme une insulte à tant de bonté, et il n'aurait pas eu le temps de le prononcer. Car le père l'interrompt – et quel père de la terre a jamais poussé aussi loin l'oubli d'une offense par l'effacement total du passé ? – « Bien vite, apportez la plus belle robe et l'en revêtez ; mettez-lui à la main un anneau et des souliers aux pieds, et amenez le veau gras ; tuez-le, mangeons

joyeusement, car mon fils que voici était mort, et il est revenu à la vie, il était perdu et il est retrouvé. » À ses hauteurs, c'est le ciel qui s'ouvre, il n'y a plus rien au-delà. Pourtant, Jésus continue ; la miséricorde ne fait aucun tort à la justice, et il faut que les justes le comprennent.

Le fils aîné, au départ du cadet, se conduisit en bon fils, car il laissa à la disposition de son père la part qui lui était accordée. Revenant des champs où il avait travaillé à son ordinaire, il entend le bruit des instruments et des chœurs, indice d'une réjouissance inaccoutumée. Comment son père ne l'a-t-il pas prévenu ? Il est obligé de recourir à un serviteur pour savoir ce qui se passe. Étranger à la délicatesse des sentiments et presque gouaillieur, celui-ci n'a vu que la bombance : « Ton frère est venu, et ton père a tué le veau gras, parce qu'il l'a recouvert bien portant. » – Bien portant ! Le frère aîné s'en tient là. Il n'a vu ni les haillons, ni les pieds nus, ni la chair amaigrie, les traits hâves, les genoux fléchissants, ni les larmes. Ainsi donc, après avoir mangé son bien avec des courtisanes, toujours de bonne mine malgré tant d'excès, son frère est revenu content de lui et inconscient, ne songeant sans doute qu'à extorquer de la faiblesse de son père le moyen de recommencer ! Ainsi s'expliquent souvent les sévérités des justes ; ils ignorent ce qu'ont souffert les pécheurs, si ces souffrances n'ont pas été acceptées en expiation, par des cœurs repentants. Dominé par l'image qu'il s'est faite, le fils aîné s'irrite, se refuse à prendre part à cette allégresse, et, lorsque son père vient à sa rencontre, sa mauvaise humeur se donne libre cours : « Voilà tant d'années que je vous sers, et je n'ai jamais désobéi à un de vos ordres, et à moi vous n'avez jamais donné un chevreau pour festoyer avec mes amis, mais, lorsque votre fils est revenu, vous avez tué pour lui le veau gras. » – Il trahit sans le vouloir combien ses propres dispositions sont imparfaites. Il ne dit pas « mon frère », mais « votre fils », et cela peut encore s'excuser. Mais pourquoi ne dit-il pas « mon père » ? C'est parce qu'il a fait son devoir plutôt en serviteur qu'en fils. Il n'a pas désobéi aux ordres, et c'est beaucoup, mais, de cette obéissance, il n'attendait pas pour récompense un sourire ou une parole aimante ; il se fût contenté de ces étrennes qu'on donne aux domestiques. Et pourtant il était aimé, et plus qu'il ne croyait. Si le père ne lui a pas prodigué les marques d'affection, n'était-il pas tenu à distance par cette froideur d'un fils ? Maintenant il lui rappelle doucement qu'il n'a pas su goûter son bonheur : être avec son père, participer à tous ses biens. Qu'il consente enfin à partager sa joie d'avoir retrouvé son fils !

Jésus n'a pas expliqué cette parabole. Elle n'en avait pas besoin. Le fils prodigue est le pécheur ; son père est Dieu, le Père des miséricordes. Le fils aîné ressemble quelque peu à ces Pharisiens qui murmuraient de l'indulgence du Sauveur pour les publicains et les pécheurs, mais son intimité avec son père quoiqu'il n'en sentît pas le prix, en fait plutôt le type des justes qui servent loyalement le Seigneur, s'arrêtant trop à cette idée du service. Dieu les invite à plus d'épanchements envers lui et d'indulgence pour les autres. La miséricorde, comme tous les attributs de Dieu, surpasse infiniment notre entendement ; mais, si elle nous est devenue si douce au cœur, c'est du jour où la parabole de l'enfant prodigue a été prononcée.

